

INTRÉPIDITÉ DE ONZE VOLONTAIRES PATRIOTES DE LA VILLE D'ELBEUF.

Qui en ſe rappellant ce que les braves Citoyens de Paris avoient fait pour la Patrie, ont attaqué quatre mille furieux qui pilloient un bateau de bled deſtiné pour l'approviſionnement de la Capitale.

Avec les détails conſtatés par des Procès-verbaux envoyés à l'Aſſemblée nationale.

PARIS LE 10 AOUT 1789.

Procès-verbal du 27 Juillet 1789, dépoſé à l'Hôtel-de-Ville d'Elbeuf le 29.

UN Courier arrivant de Pauſe à Elbeuf ſur les ſix heures du ſoir, y répandit l'affligeante nouvelle que trois ou quatre mille perſonnes pilloient un grand bateau chargé de bled deſtiné pour Paris, qu'ils avoient arrêté au-deſſus de Pauſe. Auſſi-tôt une partie des Volontaires patriotes d'Elbeuf, raſſemblés en corps de cavalerie depuis huit jours pour le ſervice de leurs Concitoyens, animés par leur zèle, excités ſur-tout par le deſir de conſerver aux braves défenſeurs de la Capitale du Royaume un bâtiment qui leur

portoit des ſubſiſtances, partirent en divers pelotons pour le lieu du déſaſtre, diſtant de quatre lieues; ils rencontrèrent à un quart de lieue de Pauſe un Cavalier de Maréchauſſée, qui les avertit du grand nombre de ceux à qui ils alloient avoir affaire, en ajoutant qu'il alloit chercher le détachement des Dragons de Penthievre, en quartier au Pont-de-l'Arche. Les Volontaires patriotes d'Elbeuf ne ſe trouvèrent réunis au moment qu'au nombre de onze, ſous la conduite du Commandant & du Lieutenant qu'ils avoient choiſis, le reſte de la compagnie étant abſent d'Elbeuf lors de l'arrivée du Courier. Ils furent cependant rejoints par deux de leurs camarades, qui n'ayant pu partir d'Elbeuf qu'à la nuit, ne purent les accompagner aſſez tôt pour partager leur danger. Leur petit nombre ne pouvoit les arrêter dans une circonſtance où ils pouvoient témoigner aux Concitoyens à jamais illuſtres de la Capitale la reconnoiſſance qu'ils leur devoient, réſolus à tout oſer pour ſe montrer leurs dignes frères; & glorieux de ſuivre leurs exemples, en s'expoſant à des dangers certains, ils s'avancerent en ſilence juſqu'à cent pas du lieu du pillage. L'entrée de la nuit les favoriſoit, & déroboit leur nombre à la multitude, à travers laquelle ils ſe précipitèrent le ſabre à la main, appellant à grands cris autour d'eux des Régimens de Cavalerie & de Dragons qui n'exiſtoient pas, & qui cependant firent l'heureux effet qu'ils s'en étoient promis par la terreur que le ſecours imaginaire répandit dans la plus grande partie. L'effroi s'en étant emparé, ils prirent la fuite de tous côtés, toujours pourſuivis & diviſés à coups de plat de ſabre par la petite troupe de Volontaires, qui ne leur donna pas le temps de la reconnoître & de l'écraſer entr'eux. Leur aveuglement & leur terreur furent ſi complets, qu'ils demandoient pardon & grace aux Cavaliers démontés par leurs chevaux & renverſés à leurs



pieds, & qui les menaçoient encore dans un moment où ils devoient craindre d'en être écrasés eux-mêmes. Après avoir nettoyé la plaine, ils s'en retournerent vers le bateau chargé de plus de huit cents pillards, sur lesquels leurs deux chefs leur ordonnerent de faire feu, quoiqu'ils n'eussent que deux ou trois pistolets; & à l'ordre qui étoit toujours donné dans l'espoir de causer de la crainte, quarante-cinq soldats d'infanterie postés là pour garder le bâtiment, se montrèrent enfin, & crièrent: Camarades, ne tirez pas de peur de tirer sur nous. On leur ordonna de rentrer dans les écoutilles des mariniers; mais les pillards n'attendirent pas une décharge qu'il eût été impossible d'exécuter, & se précipitant en foule du bateau qu'ils dévastoient, ils s'éloignerent en faisant rarement résistance. Le détachement des Dragons de Penthievre, & les Cavaliers de Maréchaussée, arrivèrent au moment où l'heureuse témérité des onze Volontaires patriotes d'Elbeuf, couronnés de succès, venoient de dissiper trois ou quatre mille furieux sous la conduite & l'exemple généreux de ses deux commandans. Ils terminerent leur expédition, qui dura depuis environ neuf heures jusqu'à onze du soir, par faire rentrer dans le bateau les sacs remplis de bled qu'ils trouverent à terre, & ne laisserent au rivage, en partant, que le bateau & les soldats qui devoient le défendre.

C'est avec peine qu'ils ajoutent à leur récit, qu'ils ne comprennent pas comment un bâtiment monté de deux pierriers, escorté de quarante-cinq soldats, défendu par la rivière, a pu être arrêté par des gens qui ne pouvoient aborder qu'en petit nombre à-la-fois, quelle que fût leur multitude. Si cette réflexion les afflige, ils se consolent par le plaisir d'avoir pu se montrer utiles aux braves Parisiens, à qui ils ont conservé une partie de leur subsistance, & aussi par la satisfaction de n'y avoir réussi que

par l'effroi qu'ils ont causé, sans avoir à regretter d'avoir ôté la vie à aucun des malheureux qu'ils ont mis en fuite. Signés de la Maribert, Garde-du-Corps du Roi, Capitaine de la Cavalerie bourgeoise d'Elbeuf; & Dupont, ancien Gendarme du Roi, Lieutenant de la Cavalerie bourgeoise d'Elbeuf.

Collationné par nous Secrétaire Greffier de l'Hôtel-de-Ville d'Elbeuf. Signé DURAND.

EVENEMENT A LA SUITE DE CETTE GÉNÉREUSE ACTION.

Extrait du Procès-verbal du 30 *Juillet* 1789.

Le sieur Guilbert, ayant l'uniforme des Volontaires patriotes d'Elbeuf, fut arrêté à Louviers sur le cri du peuple; & sur le soupçon qu'il étoit un des onze qui avoit sauvé le bateau de blèd dont nous avons parlé ci-dessus, & sur l'allarme donnée à Elbeuf à ce sujet, il fut décidé à l'Hôtel-de-Ville, que dans une position aussi allarmante, persuadés que la Bourgeoisie de Louviers ne demandoit, pour délivrer le jeune-homme, qu'un surcroît de forces, nous proposâmes de nous rendre incessamment à Rouen pour y solliciter de M. le Marquis d'Harcourt, Commandant de la Province, & de M. d'Herbouville, Commandant des Volontaires patriotes, un détachement de troupes réglées, ou de Milice bourgeoise, en nombre suffisant, pour enlever le jeune-homme, & en imposer à la populace.

Notre projet fut unanimement accueilli, ou plutôt voté par acclamation..... Il n'étoit aucun des Membres de l'Assemblée qui ne partageât les dangers de notre infortuné Concitoyen. En conséquence, moi de la Maribert, accompagné du sieur Wast Robert Dupont, un de nos Volontaires patriotes, suis aussi-tôt parti pour Rouen, chargé de deux lettres de la part du Corps Municipal, l'une pour M. le Marquis d'Harcourt, l'autre pour M. le Marquis d'Herbouville.

Arrivés à Rouen sur les onze heures & demie ou minuit,

nous nous sommes transportés d'abord chez M. le Marquis d'Herbouville, qui après avoir entendu ce que dessus, nous a dit de nous rendre chez M. Carbonier, Major des Volontaires, avec permission de rassembler sous ses ordres le plus grand nombre possible de Volontaires patriotes pour se rendre à Louviers. D'après quoi, nous avons passé à l'hôtel de M. le Marquis d'Harcourt, qui nous a donné un ordre à mêmes fins pour un détachement du Régiment de Penthievre, Dragons, alors à Rouen, sous le commandement de M. de Beaurains, Capitaine, & pour un détachement du Régiment de Commissaire Général, cavalerie, en garnison à Elbeuf, sous le commandement de M. de Séglas.

Ces ordres de M. le Marquis d'Harcourt portoient : « Il » est ordonné à M. de Séglas, commandant le détache- » ment du Régiment de Commissaire Général, de se » rendre à Louviers pour y délivrer le Volontaire d'El- » beuf, menacé par la populace ».

Munis de ces ordres, & après avoir donné aux Dragons de Penthievre, & aux Volontaires patriotes de Rouen, rendez-vous au Pont-de-l'Arche pour le lendemain quatre heures du matin, nous retournâmes à Elbeuf, où étant arrivés, nous communiquâmes à M. de Séglas l'ordre de M. le Marquis d'Harcourt, avec invitation de se tenir prêt lui & sa troupe pour se trouver au rendez-vous, & s'y réunir à la troupe d'Elbeuf, aux Dragons de Penthievre, & aux Volontaires patriotes de Rouen.

A trois heures & demie du matin, nous de la Maribert, Capitaine, & Dupont, Lieutenant, accompagnés de douze Volontaires d'Elbeuf, du détachement commandé par M. de Séglas, & de deux des Cavaliers de Maréchaussée à la résidence d'Elbeuf, sommes partis pour le Pont-de-l'Arche, où nous sommes arrivés à cinq heures du matin, & où nous avons trouvé les Dragons de Penthievre & les patriotes Volontaires de Rouen, avec lesquels nous nous sommes incorporés sous les ordres de M. Carbonnier leur Major.

Avant notre départ pour Louviers, les Gardes-Françoises, les Gardes-Suisses & la Milice de Paris, en station au Pont-de-l'Arche, nous proposerent de se joindre à nous ; mais persuadés qu'il ne s'agissoit que d'arrêter une popu-

lace, contenue d'ailleurs par la Milice bourgeoiſe de Louviers, & nous jugeant en force ſuffiſante, nous refusâmes leurs généreuſes offres.

Notre avant-garde, compoſée de ſept hommes, arriva à Louviers à ſept heures du matin, & s'arrêta ſous la porte de la Ville. Dix minutes après, la troupe rejoignit l'avant-garde, & avec elle entra dans la Ville le ſabre à la main, ſuivant l'uſage, mais avec toute la tranquillité poſſible, notre unique objet n'étant que de nous réunir à la Milice bourgeoiſe pour effectuer, conjointement avec elle, la délivrance du ſieur Guilbert.

En entrant dans la Ville, nous trouvâmes à la porte un corps-de-garde du Régiment de Condé, qui ne nous fit aucune demande, & qui nous rendit, au contraire, les honneurs uſités.

Notre état de tranquillité, en entrant dans la Ville, fut troublé par un particulier qui, non content de groſſierement inſulter un de nous, pouſſa une brouette dans les pieds des chevaux. Un Volontaire perdant patience, lui donna un coup de plat d'épée. Alors cet homme furieux ſe jettant ſur lui, s'efforça de le renverſer de ſon cheval, & ne lâcha priſe qu'au moment où un Dragon l'atteignit d'un coup de ſabre.

La troupe continua ſa marche vers le corps-de-garde de la Milice bourgeoiſe pour aller avec elle délivrer le jeune homme; mais elle la rencontra venant à elle près l'Egliſe de Notre-Dame, & fut ſingulièrement étonnée de ſe voir fuſiler, preſqu'à bout portant, par deux de ſes hommes, dont un eſt le nommé Tiſſaudier, maître perruquier à Louviers. Cette agreſſion imprévue ne fit que nous ſurprendre, ſans déterminer aucune repréſaille de notre part.

A ce ſignal hoſtile, une foule de perſonnes, hommes, femmes & enfans diverſement armés, ſe préſente devant, à côté & derriere nous, indiquent à la Milice bourgeoiſe ceux qui de préférence elle doit ſacrifier. Une d'entr'elles montrant au doigt un des Volontaires d'Elbeuf, s'écria: Tuez-moi ce J. F. là; c'eſt lui qui lundi & mercredi derniers nous a fait tant de mal en la Paroiſſe de Pauſe.

La fureur du Peuple & de la Milice ne s'eſt rallentie, que lorſque les ſieurs Michel Putou & Petou le jeune,

tous deux Bourgeois de Louviers, ſe mirent à crier aux deux partis : Ne tirez pas, ne tirez pas, nous allons arranger tout cela. Sur quoi le ſieur Carbonnier, notre Commandant, qui, par une louable prudence, nous avoit défendu de faire feu, invité par eux de deſcendre au corps-de-garde, deſcendit de cheval, & oſa s'y rendre ſeul au milieu d'une troupe de furieux.

Arrivés au corps-de-garde, & le ſieur Carbonnier ayant manifeſté que ſa démarche & celle de ſa troupe n'avoit d'autre objet que de délivrer, ſuivant les ordres de M. le Marquis d'Harcourt, le jeune Guilbert, de concert avec la Milice bourgeoiſe, deux des hommes de cette Milice ne lui en appuyerent pas moins leurs fuſils ſur la poitrine; mais le ſang-froid du ſieur Carbonnier leur en impoſa, & ils n'oſerent conſommer leur lâcheté.

Nous croyons devoir obſerver qu'avant que le ſieur Petou partît pour le corps-de-garde, un de ſes domeſtiques lui apporta une carabine qu'il refuſa de prendre, en diſant qu'il n'en avoit pas beſoin. Le domeſtique en fit profit, & reſta en face de nous avec cette arme meurtriere, dont une ſeule décharge pouvoit enlever la vie à beaucoup de perſonnes.

Le réſultat de la conférence qui eut lieu au corps-de-garde, fut que nous nous retirerions dans le fauxbourg pour y attendre deux des Officiers municipaux qui devoient s'y rendre, afin de concerter avec nous les moyens de délivrer le ſieur Guilbert.

Notre Commandant nous donna donc ordre de gagner le fauxbourg, & en nous retirant, nous apperçûmes que les croiſées & les lucarnes des maiſons étoient garniès de perſonnes armées de fuſils, de piſtolets, de pierres, bouteilles, buches, &c. Pluſieurs d'entre nous ont été frappés de pierres. La porte de la ville fut fermée auſſi-tôt que nous l'eûmes dépaſſée, & environ une demi-heure après, deux Officiers Municipaux ſortirent de la Ville, & dirent à notre Commandant qu'il étoit impoſſible de rendre le priſonnier, vu l'excès de fureur dont le peuple étoit animé, & que redoubloit encore le tocſin que l'on ſonnoit dans toutes les Egliſes de la Ville. Sur cette réponſe des Officiers Municipaux, nous reçûmes ordre de retourner à Elbeuf, où nous ſommes arrivés ſur les onze heures

651

du matin, & où nous avons rédigé le préſent Procès-verbal en l'abſence du ſieur Carbonnier, vu ſa réſidence à Rouen; mais conjointement avec MM. de Saurains, de Séglas, & Waſt Robert Dupont, pour être dépoſé aux archives de l'Hôtel-de-Ville d'Elbeuf les jour & an que deſſus. Signés le Chevalier de Séglas, Beaurains, de la Maribert, Garde-du-Corps du Roi, Capitaine des Volontaires patriotes de la Cavalerie d'Elbeuf; Dupont, ancien Gendarme du Roi, Lieutenant des Volontaires patriotes de la Cavalerie d'Elbeuf; & Waſt Robert Dupont, Volontaire patriote de la Cavalerie d'Elbeuf, avec & ſans paraphes.

Collationné par nous Secrétaire Greffier de l'Hôtel-de-Ville d'Elbeuf. Signé DURAND.

Le 5 Août, l'Aſſemblée Nationale, à laquelle le Comité du Rapport avoit rendu compte, a pris un arrêté propre à procurer la liberté au ſieur Guilbert, détenu à Louviers, & à engager les Villes à laiſſer librement paſſer les Subſiſtances deſtinées à l'approviſionnement de la Capitale ou des autres Cités.

De l'Imprimerie de COUTURIER, quai des Auguſtins.